

La plaza Santa-Catarina, celle de los Barcas sont aussi des lieux agréables et très-fréquentés, notamment la première.

Après quelques autres courses, je me trouve en face du palais du capitaine-général, habitation vaste et digne de sa destination. Je gagne une porte de la ville sur laquelle est écrit : Regnando Carlo IV, 1801. Je me trouve au pied de murailles peu solides, mais pourtant ornées de meurtrières. Bientôt je suis sur un pont de pierres ; deux autres sont en vue. Celui-ci est long, large, fort beau, il traverse le Guadalaviar, l'ancien Turia. De chaque côté du pont est un petit kiosque, en style mauresque, à trois colonnes, couvrant un saint. Le lit de la rivière est une plaine verdoyante dans laquelle serpente un filet d'eau. Ce n'est pas la faute de ce pauvre fleuve, s'il est ainsi à sec et s'il ne peut porter son tribut à la Méditerranée dans laquelle il est censé se perdre. Pendant les cinquante lieues qu'a son cours avant d'arriver à la mer, on le saigne à blanc, on lui vole toute son eau par des canaux, par des coupures pour les irrigations. Mais doit-il s'en plaindre ? Non, puisqu'il fait le bien en amenant la fertilité où il n'y aurait qu'une terre aride.

Un bel escalier, en pierre, descend jusqu'au lit du fleuve pour aider ceux qui veulent, non s'y baigner, mais s'y promener et admirer de plus près les moutons qui y paissent.

En avançant, je finis par découvrir un certain volume d'eau échappé à l'industrie ou à l'agriculture et formant une très-jolie cascade. A gauche est une église ; à droite, se développent de belles campagnes. Je voulais y continuer ma promenade, mais la pluie recommence. On m'assure qu'elle durera une semaine. Dans ce cas, je ne tarderai pas à quitter Valence.

Pour utiliser mon temps, je veux visiter le musée : il est fermé. Je me rabats sur les galeries particulières, mais, en raison du choléra, on n'y laisse entrer personne. Ceci achève de me mettre de méchante humeur, aussi voudrais-je partir à l'instant.

Je vais aux renseignements sur les moyens de passer en Afrique. On m'avait assuré, à Madrid, que je trouverais tous les jours des occasions. Je me méfie de ces occasions de tous les jours, dont personne ne connaît l'adresse.

Pour la trouver, je me rends au consulat de France. Le consul est absent ou invisible, comme le sont d'ordinaire les consuls français. Son chancelier m'accueille fort cordialement, mais j'apprends de lui, à mon grand désappointement, que ce n'est pas à Valence, mais à Alicante, qu'on peut trouver un départ pour l'Afrique.

Il fallait donc reprendre la diligence et affronter le soleil, la poussière, les voleurs et les posadas. La perspective était loin de me sourire, et je maudissais presque l'instant où j'avais eu l'idée de venir en Espagne, quand on vint annoncer que le vapeur espagnol *le Pelayo*, capitaine Molinis, allant de Marseille à Cadix venait d'arriver et qu'il partait le soir même pour toucher à Alicante. L'occasion était bonne, je le croyais du moins : on verra comme elle me réussit.

Je fais viser immédiatement mon passe-port et j'arrête mon passage pour Alicante.



CHAPITRE XVII.

Suite de Valence. — Départ pour Alicante. — Coup de vent.

Arrivée à Alicante. — Tribulations.

J'avais encore devant moi une bonne partie de la journée, et le soleil, nonobstant la prédiction de huit jours de tourmente, commençait à se montrer. Je rentre à l'hôtel, je règle mon compte, je fais expédier mes effets à bord, et, après un léger repas d'œufs, de raisins et de figues, arrosé d'un vin potable, le premier que j'eusse rencontré en Espagne, me voici de nouveau explorant la ville.

Je visite encore trois à quatre églises, et je suis assez heureux de tomber sur quelques bons tableaux, qui me dédommagent de ceux que je n'avais pu voir au musée et dans les galeries particulières.

Dans l'une de ces églises, j'aperçois ma compatriote agenouillée à côté d'une autre femme : elle m'avait reconnu et, quand je sortis, elle vint me témoigner sa

joie de me revoir, ce que, me dit-elle, elle n'espérait plus en ce monde.

Elle attendait le paquebot qui devait la conduire à Barcelone et qui n'arrivait que le lendemain. La personne avec qui elle se trouvait était une cousine de son mari; elle pouvait avoir seize à dix-sept ans. C'était un vrai type espagnol, et des plus charmants. Son costume noir, tout classique et d'une élégance parfaite dans sa simplicité, lui seyait à merveille. L'Africaine qui, de son côté, s'était parée de tous ses atours, était vraiment belle.

La cousine, en bonne Valençaise très-fière de sa ville, après s'être informée de ce que j'avais vu, offrit de me conduire pour visiter le reste. Je pris une voiture et nous gagnâmes les bords de la rivière. C'est ainsi que nous vîmes l'Almeda et la Glorietta, dont celle de Xativa a probablement pris son nom; charmantes promenades, en ce moment désertes par suite du mauvais temps et de ce malheureux choléra qui semblait avoir paralysé tout ici.

Sans ma gracieuse conductrice, je n'aurais pas vu cette partie de Valence, qui confirme si bien son nom de *Belle*. Mon Alsacien, qui ne voyait rien de beau que l'Alsace, n'avait pas même songé à m'en parler; peut-être même n'y avait-il pas mis les pieds. N'existe-il pas des Parisiens qui n'ont jamais passé les ponts, et qui ne connaissent ni le Louvre ni les Tuileries?

De la Glorietta nous allons à la plaza Santo-Domingo, à celle de Toros, à celle de la Aduama; nous voyons ensuite les portes el Sarranos, el Real, del Mare, enfin la puerta del Cid, par où le Cid entra dans la ville, qui s'appelle aussi Valencia del Cid. Comme elle s'est depuis beaucoup augmentée, cette porte se trouve maintenant dans son intérieur. Deux maisons à citer, entre

beaucoup d'autres, sont la casa de Salicofras, rue de Caballeros, et une autre dont j'ai oublié le nom, place Villarosa. Nous pûmes visiter la première, dont la jeune cousine connaissait les habitants; mais nous ne fûmes pas reçu dans la seconde: le portail en est la partie curieuse.

L'heure de gagner le port approchant, ces dames voulurent bien me conduire jusque-là. Je voyais venir avec un véritable regret l'instant de les quitter: dans l'isolement du voyage, ces rencontres amies me causent un plaisir qu'on ne saurait exprimer. Puis, l'aspect du bonheur fait du bien: l'Africaine était heureuse d'aller retrouver son mari et de lui présenter son enfant grandi et embelli. Sa cousine, qui devait l'accompagner, se faisait une grande fête de visiter Barcelone.

En me disant adieu, elles m'invitèrent à venir les y voir, et la jeune femme ajoutait que son mari aimait beaucoup les Français parce qu'elle était Française. On voit que cette qualité lui tenait fort à cœur. J'ai rencontré, depuis, dix Espagnols dans une position semblable, et qui avaient la même prétention: mais ceux-là parlaient français. Tous, d'ailleurs, se louaient de la protection que leur famille avait reçue de l'administration française, et quoique la plupart ne fussent que de simples ouvriers, leurs manières, surtout leur activité et leur industrie, les mettaient bien au-dessus de leurs compatriotes. La France ferait bien d'encourager l'émigration espagnole; sans doute elle trouverait, parmi ces émigrés, un certain nombre de paresseux et de mauvais sujets, mais c'est moins au présent qu'à l'avenir qu'elle doit s'attacher; dans les enfants de ces colons, elle aura une race belle, forte et dévouée.

Pour cette même raison, elle devrait favoriser les alliances entre les Français et les Espagnoles. Ces

femmes, d'une bonne constitution, gaies, aimantes, courageuses, ont d'excellentes qualités comme épouse et comme mère. Ces mariages mixtes assurent, en général, la continuation des familles : des maisons nobles s'éteignent tous les jours par la faute qu'elles commettent de ne s'allier que dans leur caste et leur province, souvent même leur parenté. Les races princières dégèrent par une cause semblable, et ici la différence de nation ne peut prévenir le mal. Il est évident que de deux types dégénérés, il ne peut résulter qu'une plus grande dégénération. De ceci, l'histoire ne nous fournit que trop de preuves.

L'usage de donner des dots aux filles en les mariant est, dans beaucoup d'États, et notamment en France, une des raisons de cette décroissance. Ce n'est plus la beauté, l'esprit, l'éducation qu'on épouse, c'est l'argent. La laideur riche est sûre de se marier ; la beauté pauvre ne l'est jamais. Il s'ensuit que la belle majorité des femmes est vouée au célibat ou à des unions éphémères, illégales et presque toujours stériles. Or, quelle est la véritable cause de ceci ? La dot.

En mettant de côté la polygamie, système anormal et vicieux, puisque Dieu a fait naître chaque sexe en nombre à peu près égal, le principe ou l'usage des neuf dixièmes des peuples anciens et modernes, ce principe, qui forme sinon la base du moins la condition première du mariage, est plus rationnel que celui que je combats et certainement plus favorable à la conservation de la population et à son accroissement. Or, ce principe est diamétralement opposé au nôtre : chez nous, une fille achète son mari ; chez eux, c'est le mari qui achète sa femme. Chez nous, une fille à marier est une charge à sa famille, qu'elle appauvrit et souvent réduit à la misère ; chez eux, cette fille enrichit ses parents,

ou tout au moins leur vient en aide, en les remboursant des avances qu'ils ont faites pour son éducation. Remarquez-bien qu'au bout du compte les choses se trouvent pécuniairement les mêmes; la somme que le mari a donnée pour obtenir sa femme, lui sera rendue lorsqu'il mariera sa fille.

S'il n'a que des garçons et pas assez de richesses pour les marier, ceux-ci, au lieu de perdre leur temps comme tant de nos fils de famille, travailleront, ainsi que le font les Orientaux, pour gagner la somme nécessaire à l'acquisition d'une femme de leur choix.

Mais les filles laides ne se marieront plus, dira-t-on? —Je réponds: Ne se marient-elles pas dans les pays que je viens de citer? La seule différence c'est que, chez nous comme dans ces pays, elles auront des époux moins riches ou meilleurs calculateurs, car moins passionnés que prévoyants, ou n'ayant pas oublié que la beauté est un don passager, ils préféreront, en prenant une femme qui en a moins, s'assurer, pour elle et les enfants, d'un peu plus d'aisance. N'est-ce pas encore un calcul que nous faisons tous les jours?

En lisant ceci, bien des gens hausseront les épaules, et pourtant c'est là tôt ou tard, ou à cette suppression de la dot, que la force des choses nous conduira. Si elle ne nous y conduit pas, si nous persévérons dans le régime actuel, si, d'un autre côté, le mode de recrutement militaire ou la division des mâles en deux portions, la portion saine pour la guerre et le célibat, la portion infirme pour la continuation de l'espèce, si ce mode, dis-je, ne change pas, dans un temps donné, la race française, comme toutes celles dont les institutions renferment de tels éléments de mort, doit cesser d'exister. La preuve en est dans la dégénération présente; dans l'augmentation des infirmités natives, dé-

montrée par celle des cas de réforme militaire ; dans le nombre toujours croissant des célibataires des deux sexes et, par suite, la diminution des naissances. Enfin, cette preuve est encore dans l'accroissement soutenu et la durée indéfinie de tous les peuples, notamment les Chinois, les Indiens, les Arabes, qui ont adopté et maintenu le système contraire, ou l'épouse pour elle-même, et qui n'existeraient plus depuis longtemps ou seraient perdus dans d'autres races, s'ils avaient méconnu, comme nous, la valeur réelle de la femme pour ne l'apprécier qu'au poids de l'or mis avec elle dans la balance. Certainement l'habitude qu'ont quelques nations de détruire, au moment de leur naissance, les enfants rachitiques et mal conformés, est contraire à l'humanité, mais notre usage à nous est-il plus humain ? Ce ne sont pas les infirmes que nous tuons, ce sont les enfants sains et bien portants. Ce n'est pas à ces infirmes que nous interdisons le mariage, c'est aux autres ; et ceci pendant les plus belles années de leur vie, en ne leur laissant, s'ils sont pauvres, d'autre moyen d'abrégier le terme de cette interdiction, qu'en devenant eux-mêmes débiles et malades. A cette condition seule, ils obtiennent leur *exeat* et la permission de prendre une épouse. *Réformé pour mauvaise constitution et faiblesse de tempérament*, dit le certificat. Le maire ne peut marier que sur cette pièce, signée, paraphée, légalisée, et bien claire surtout ; car si elle exprimait le plus petit doute sur cet état désespéré du malade, si elle laissait entrevoir la moindre chance de guérison, enfin, s'il n'était pas reconnu incurable à l'unanimité des voix, le mariage deviendrait impossible.

Voilà les époux que nous réservons à nos filles, le rebut de la guerre et des hôpitaux. Puis nous nous étonnons que la race s'étiolle ! Allez donc appliquer ce

régime à vos haras et recommandez-le aux comices agricoles; vous verrez les beaux produits qui en résulteront.

Ces résultats seraient, sur les chevaux et les bestiaux, précisément ce que nous les voyons chez les hommes. Sur cent mille têtes de recrues que la loi envoie chaque année aux conseils de révision, il y en a toujours un tiers, parfois la moitié, que ces conseils, de l'expérience et la probité desquels nous ne pouvons douter, déclarent malsains ou invalides de naissance. Puis nous dirons que nous sommes en progrès et que nous marchons : mais la première condition de la marche, c'est d'avoir des jambes.

J'en reviens à mon départ. Arrivé au bureau d'embarquement, j'y trouve mes bagages, non dans le bureau, mais dans la rue, sous la pluie. Heureusement, qu'il y avait eu interruption : ils ne l'avaient reçue que pendant deux heures. Le sac de nuit était percé, mais le cuir de Russie de ma valise avait résisté, ce dont je m'assurai quand, sur ma demande, on en fit la visite.

En Espagne, on n'est tourmenté ni par la douane ni par la police. Contrairement aux autres pays, il faut les aller chercher pour les trouver : encore n'y réussit-on pas toujours. J'ai rarement pu décider les agents espagnols à viser mon passe-port, même à le regarder. « *Francesese*, disaient-ils, passez. » Mon compagnon de voiture, le capitaine de gendarmerie et ses gendarmes, bien qu'ils fussent en service, ne s'occupèrent jamais de moi que pour m'offrir des poignées de main ou des cigarres. Ils ne me demandèrent pas même mon nom, et si j'avais voulu leur montrer mes papiers, je crois qu'ils m'auraient dit : « Pour qui nous prenez-vous ? » Aux diligences, on ne s'inquiétait pas davantage; *caballeros* ou *Francesese*, était encore l'unique désignation

que l'on portât sur la feuille. Au paquebot seul, on y mit un peu plus de façon.

Le Pelayo, que j'apercevais en rade, était à une demi-lieue de terre. Le vent avait succédé à la pluie; la mer était grosse et les canotiers doutaient qu'on pût nous transporter à bord.

Tandis qu'on se consultait, j'allai examiner le port. Il y avait un assez grand nombre de navires, mais d'un faible tonnage. Les plus gros étaient en rade, et, aux sauts qu'ils faisaient, je vis qu'elle n'était pas pour eux un lieu de repos : en effet, elle passe pour mauvaise.

Après une longue hésitation, on s'était déterminé à tenter le passage. Déjà une douzaine de voyageurs remplissaient le bateau : c'étaient des soldats, conduits par un sous-officier, un officier, sa femme et ses deux enfants, enfin trois autres dames qui paraissaient assez peu rassurées. Quoique nous fussions dans le port, notre bateau tanguait horriblement. La vague passait en écume par-dessus la jetée et, la pluie recommençant, nous recevions à la fois l'eau de la mer et celle du ciel.

Nos marins, qui n'étaient pas ceux du paquebot, qu'on n'avait pas laissés venir à terre, étaient retombés dans leur irrésolution. Cependant, on avait renouvelé, du navire, le signal d'appareillage : il fallait prendre un parti. On se décida pour le départ.

Tout alla bien tant que nous fûmes garantis par la jetée, mais, quand nous l'eûmes dépassée, la scène changea et nous commençâmes à danser de la plus belle façon. Nos marins, assez maladroits, ne savaient pas éviter la lame qui venait se briser contre le bateau. A tout instant, je m'attendais à le voir se remplir et, chargés comme nous étions, notamment de matelas et autre matière absorbante, nous aurions fort bien pu couler bas. Les hommes ne disaient rien, mais les femmes

jetaient des cris lamentables et voulaient qu'on les ramenât à terre : c'était plus difficile encore que de gagner le bord. Le timonier, soit qu'il ne fût pas marin, soit qu'il eût perdu la tête, semblait faire tout ce qu'il fallait pour nous noyer. Les rameurs, qui s'en apercevaient, criaient et juraient après lui, ce qui le troublait davantage. Quoique je ne sois pas bien fort en timonerie, j'en savais toujours autant que ce malheureux ; je pris donc la barre, et, de ce moment, nous reçûmes beaucoup moins d'eau.

Enfin, nous voilà près du bord. Nous avions mis trois quarts-d'heure pour venir là, et nous n'étions pas au bout de nos misères. La grande difficulté était d'accoster et d'attraper l'échelle. La moitié des matelots du paquebot, aidés de nos six rameurs, ne furent pas de trop pour cette opération. Mais, quelqu'aidé qu'on fût, il fallait encore saisir l'instant pour s'élancer sur l'escalier qui, si on le manquait, vous apparaissait aussitôt, par le balancement du navire, à quinze pieds au-dessus de la tête. On commença par les enfants, puis les femmes que deux matelots, des plus forts, enlevaient à bras-le-corps, non sans péril pour eux et pour elles. Après, on en vint aux hommes, qu'il fallait instruire à sauter et à s'accrocher, mais qui s'y prenaient si gauchement, surtout les soldats, que plusieurs reçurent de cruelles contusions. Je ne reconnais plus là mes agiles Castellans : la mer brise les jambes aux plus lestes. Ces accidents n'étaient pas faits pour me rassurer, et j'avoue que j'avais grand peur d'attraper aussi quelque horion. Néanmoins, je m'en tirai sans malheur, mais je me promis bien de ne plus m'embarquer en rade d'un pareil temps.

Une fois sur le pont, je me crus en Paradis. Cependant, il n'offrait pas un spectacle bien gai : on aurait

dit un champ de bataille, non qu'il y eût des morts, mais, parmi les nombreux passagers qui l'encombraient, il n'y en avait pas quatre que le mal de mer n'eût atteints. En moins d'un quart-d'heure, de tous ceux qu'avait amenés notre bâtiment, j'étais le seul qui fût encore debout : hommes, femmes, enfants, vomissaient à qui mieux mieux. C'est que nous étions dans la position où l'on est le plus malade à la mer, c'est-à-dire sur un bâtiment à l'ancre dans une rade houleuse. Ajoutons que *le Pelayo*, navire de trois à quatre cents tonneaux, passe pour un steamer roulant beaucoup et dès-lors très-propre à aider au malaise.

Ce grand nombre de passagers me fit craindre de ne pas trouver de cabine, mais il y avait peu de monde aux premières places qui coûtent fort cher dans les paquebots de la Méditerranée, et je pus avoir une chambre pour moi seul.

Je pensais que nous allions partir immédiatement ; je me trompais : en Espagne on n'est jamais pressé. Cependant les malheureux passagers souffraient mort et martyre. Soit l'aspect de toutes ces nausées, soit mauvaise disposition, je me sentais moi-même assez peu à l'aise ou dans ce médium qui n'est ni la santé ni la maladie, mais qui n'est certes pas un état de bien-être.

D'un autre côté, le vent chassait à la côte et, pour peu qu'il augmentât, nous étions placés de façon à y être jetés. Le capitaine le savait bien ; un signal qu'il attendait le retenait. Il s'en tourmentait beaucoup ; je lisais ses angoisses sur sa figure et je les comprenais. En effet, quelle est la position d'un chef, qui voit sa responsabilité, son avenir, sa vie, celle de son équipage et son honneur même compromis, par l'insouciance de quelque gratte-papier qui, au lieu d'expédier l'ordre d'où dépendent tant d'existences, s'amuse à tailler sa plume

ou à fumer son cigarre. Combien de malheurs irréparables, de scènes de dévastation, de sacs de ville, de massacres, n'ont-ils pas eu lieu pour des causes aussi futiles, ou parce qu'un commis n'a pas voulu changer l'heure de son déjeuner ou prendre une demi-heure sur son sommeil. Oui, il est tel de ces égoïstes inaperçus qui ont, par leur indifférence, fait verser autant de pleurs et couler plus de sang qu'un donneur de batailles ou qu'un de ces tyrans dont le nom est resté l'exécration des siècles.

Nonobstant la bourrasque et le danger de notre situation, j'admire la vue que nous offre Valence et ses environs. Quand le soleil brille, ceci doit être magnifique.

Enfin le signal attendu se montre : nous pouvons partir : on lève l'ancre. Il était temps, elle commençait à chasser. Nous marchons ; le nombre de malades diminue sensiblement ; moi-même je me trouve frais et dispos et pris d'un appétit qui ne me permet pas d'attendre le souper, d'ailleurs très-aventuré par les coups de mer qui empêchaient la marmite de bouillir. Je me fais servir quelques mets froids.

La mer était des plus fortes, mais le navire semblait solide et le vent n'était pas mal placé : tout danger disparut, quand nous pûmes nous éloigner de la côte. La soirée fut marquée par un incident assez bizarre : un banc à dossier était placé sur le pont près de l'entrée du salon des premières ; cinq à six dames y étaient assises. On n'avait pas bien amarré ce banc, placé transversalement : un coup de tangage le fait glisser de côté, de façon qu'il n'avait plus de point d'appui. Les dames appuyées sur le dossier y pèsent davantage pour se retenir ; ce malheureux banc se renverse et les pauvres dames se trouvent toutes les six sur le dos,

les jambes en l'air et les jupes sur la figure. Pour comble de malheur, serrées comme elles étaient par le dossier et les bras du meuble, elles ne pouvaient se relever.

Chacun, vous le comprenez, s'empresse de courir à leur aide, s'opposant de son mieux aux efforts du vent qui faisait aller toutes ces jupes comme une voile échappée à son écoute. On parvint enfin à s'en rendre maître, ou, pour me servir d'un terme du métier, à carguer la voile. Les dames en avaient assez du pont et du banc de quart, et toutes s'empressèrent de rentrer dans leurs cabines.

Il ne nous restait qu'à en faire autant. Quelques passagers allèrent fumer et prendre du grog; moi qui ne fume pas et n'aime guère l'eau-de-vie, j'allai me coucher. Le roulis était tel dans ce bateau volage, que j'étais obligé de me tenir à la barre de mon cadre pour ne pas tomber en bas.

Vers minuit, je fus réveillé par un bruit terrible mêlé de cris d'effroi : je crus que le navire avait touché et je m'attendais à voir l'eau entrer. Ne sentant rien et les cris ayant cessé, je me rendormis et ne m'éveillai qu'au jour.

Le 8 septembre, je me lève à cinq heures; le vent était moins fort, mais la mer était encore très-houleuse. En sortant de ma cabine pour entrer dans le salon, je trouve la table, les chaises, les bancs sens dessus dessous. Les lampes, les verres, la vaisselle brisée, jonchaient le plancher; je ne savais où mettre le pied. C'était le résultat du coup de mer de la nuit. Je m'expliquai alors l'inférieur tapage qui avait troublé mon sommeil.

La bourrasque avait balayé les nuages; le soleil se levait et dans une heure, me dit le second, nous devons être à Alicante. Je m'informe alors de cet officier qui,

je l'ai su depuis, n'était là que par intérim, si un service régulier de bateaux à vapeur avait lieu d'Alicante à Oran ou à Alger? Sa réponse fut négative. Je m'y attendais et, d'avance, j'étais résigné à prendre un bâtiment à voiles. Je lui demande s'il en partait tous les jours? Jugez de ma stupeur, il me dit qu'il n'en partait jamais.

Voilà, pourtant, comme on est renseigné! on m'assure à Madrid et au consulat même que je trouverai des occasions à Valence; de Valence on me renvoie à Alicante; maintenant, où allait-on me renvoyer?

Je prie mon officier de me dire quel moyen il me reste de gagner l'Afrique? Aucun autre, me répond-il, que d'aller avec nous à Cadix et de revenir ensuite, toujours avec nous, à Marseille, où vous prendrez l'un des bateaux des Messageries impériales.

Ce qu'il me proposait était tout simplement de battre la mer pendant vingt jours, sans compter les séjours en rade, fort agréables comme vous l'avez vu, et de dépenser, pour cet exercice, un millier de francs. Je crus que le jeune homme se moquait de moi, mais il parlait très-sérieusement, comme on le verra, et il avait décidé *in-petto* que je ferais ainsi le voyage.

Quant à moi, bien résolu à débarquer à Alicante, je me demandais si de là j'irais à Barcelone pour atteindre Marseille? ou bien si, renonçant à mon voyage d'Afrique, je traverserais l'Espagne pour rentrer en France? Je flottais indécis entre ces deux partis qui me contrariaient presque autant l'un que l'autre, lorsqu'Alicante, éclairée par un beau soleil, s'offrit radieuse devant moi. Nous ne tardâmes pas à entrer en rade.

Bientôt un bateau sorti du port se dirigea vers notre bord. Je m'empressai de faire apporter mes effets pour m'y embarquer, et je croyais être à terre dans une

demi-heure au plus, quand, le bateau s'arrêtant à distance du bord, le pilote déclara au capitaine que les passagers allant à Alicante y seraient soumis à la quarantaine, parce que le navire avait touché à Valence où était le choléra. Cette déclaration était une tuile qui nous tombait sur la tête. Aussi ce fut un cri de détresse parmi les passagers qui avaient cette destination. Le capitaine défendit notre cause, en faisant observer aux agents sanitaires que le choléra était à Alicante comme à Valence; et, d'ailleurs, puisque les voitures de Valence entraient ainsi que tous les voyageurs qui arrivaient par terre, il était absurde d'arrêter ceux qui venaient par mer.

On ne voulut rien entendre. Alors, je fis une lettre au consul français pour lui demander s'il n'y avait pas dans le port quelque navire partant pour l'Afrique où je pourrais m'embarquer immédiatement et, dans tous les cas, s'il ne pouvait pas m'éviter cette quarantaine absurde.

Comme le second allait se rendre au bureau de la santé, je lui remis ma lettre en le priant d'insister pour qu'on me laissât débarquer. Malheureusement, j'ajoutai que, s'il fallait faire quarantaine, autant eut valu pour moi aller à Cadix. Mon officier intérimaire, soigneux des intérêts de son administration, ne laissa pas tomber cette exclamation à laquelle je n'attachais nulle importance et qui manqua d'en avoir beaucoup.

Arrivé à terre, en remettant ma lettre au consul, il lui dit que j'étais décidé à aller à Cadix afin d'éviter la quarantaine, et il lui donna mon passe-port pour être visé en conséquence.

Cependant des canots continuaient d'arriver à bord, amenant des passagers et des marchandises. Les marins de ces canots communiquaient librement avec ceux de

notre paquebot : ils s'embrassaient, ils se donnaient la main et montaient même sur le pont pour y placer des paquets.

La rade d'Alicante était fort animée ; j'y voyais une douzaine de grands bâtimens et une centaine dont j'apercevais les mâts dans le port. Les environs de la ville paraissaient arides et même brûlés. De loin à loin, s'élevaient quelques figuiers chétifs et de très-beaux palmiers. A gauche de nous était une vaste maison blanche, isolée et éloignée de la ville d'environ une demi-lieue. Quelques-uns disaient que c'était là où nous ferions notre quarantaine ; d'autres que ce serait dans un navire de misérable apparence que nous voyions à l'ancre bondissant sur la vague. Quelle perspective pour les malades et même pour ceux qui se portaient bien !

J'attendais avec impatience le retour du second, ne doutant pas qu'il ne m'apportât une réponse du consul. Je vois enfin son canot se détacher du môle. Il fût bientôt à bord. Je croyais qu'il allait me remettre cette réponse, mais il ne m'approcha pas : il avait même l'air de m'éviter. Alors, je fus le trouver. Il me dit qu'il n'y avait aucun moyen d'échapper à la quarantaine ; qu'elle serait de trois jours si aucun symptôme de maladie ne se manifestait parmi les débarqués ; mais que, comme elle pouvait se prolonger jusqu'à quinze jours et plus, il avait remis mon passe-port afin qu'on le visât pour Cadix.

A cette déclaration, qu'il me faisait en se dandinant et comme la chose la plus agréable du monde, je me sentis monter au front la plus furieuse colère dont un homme puisse être pris. Heureusement que je me souvins que j'étais à bord et qu'on n'y malmène pas impunément un officier, eût-il dix fois tort. Je me contins donc, et je fus trouver le capitaine.

Je lui exposai nettement l'affaire. Il fit venir le second qu'il blâmât fort, et il me dit qu'il allait tâcher de faire changer le visa de mon passe-port, mais qu'il ne répondait pas d'y réussir parce que déjà il était peut-être parti pour Cadix avec ceux des autres passagers ayant cette destination : dans ce cas, qu'il faudrait attendre son retour à Alicante.

C'était désespérant. Je lui demandai pendant combien de temps j'aurais à attendre ? Il n'en savait rien. Ceci dépendait de l'exactitude ou du caprice des commis.

Je m'informai alors si, à Cadix, je trouverais un vapeur pour l'Afrique ? Il me répondit que celui qui y était avait cessé ce service depuis la guerre, et que je n'en trouverais pas.

Décidément, je ne pouvais aller à Cadix et je préférerais la quarantaine. Alors le capitaine, qui sentit ma position, renvoya le second à terre avec ordre de faire annuler le visa pour Cadix s'il était temps encore. Dans le cas contraire, de prier le consul d'écrire sans délai pour réclamer le passe-port.



CHAPITRE XVIII.

Rade d'Alicante.

Me voici donc de nouveau attendant une décision, et comptant d'autant moins pouvoir effectuer mon voyage en Afrique que le second m'avait confirmé qu'aucun bâtiment ne partait d'Alicante à cette destination : ce qu'il tenait du consul lui-même.

Cette quarantaine que j'avais redouté si fort, était maintenant, tant était grande ma peur d'aller à Cadix, mon unique espérance, et j'aurais été parfaitement heureux si j'avais été assuré de la faire à terre et non dans ce sale navire que je voyais danser à quelques cents pas du nôtre. Hélas ! ici encore, je ne savais ce que je demandais.

Cependant, par une étrange dérision et comme pour nous faire mieux sentir l'absurbe tyrannie à laquelle on nous soumettait, les communications avec la terre devenaient de plus en plus actives ; des canots amenaient,

à tout instant, des passagers, des marchandises ou des vivres. Les canotiers aidaient au déchargement et, pour plus de facilité, se mettaient sur l'escalier côte à côte de nos marins, puis s'en retournaient tranquillement à terre.

Parmi les victimes de cet arbitraire, je plaignais surtout l'officier et sa jeune femme qui était d'Alicante et que sa famille attendait. Elle avait été fort malade la nuit : elle l'était encore, et l'idée de cette quarantaine à bord d'un mauvais navire de cent tonneaux à peine, car elle était persuadée comme moi que c'était là où l'on allait nous mettre, la désolait. Son mari, grand homme maigre, à l'air impératif, maugréait tout bas et, de temps en temps, allongeait une tape à ses deux petits garçons, beaux enfants de six à sept ans qui, sans s'inquiéter des angoisses paternelles et au risque de tomber à l'eau, jouaient sur le pont ou se querellaient bruyamment, jusqu'à ce que la correction manuelle ramenât la paix.

Un gros monsieur à deux croix, que j'avais aussi remarqué par la mine piteuse que lui faisait faire l'ajournement de notre débarquement, ne disait mot, mais écrivait sans cesse.

Deux personnages, homme et femme, ayant un enfant et deux chiens, avaient la tournure de marchands ou de riches artisans : peut-être étaient-ils de la suite du monsieur aux croix qu'ils s'empressaient d'aider chaque fois qu'il voulait changer de place, ce que le roulis ne rendait pas toujours facile.

Les soldats et le sous-officier qui les commandait s'apprétaient comme nous à se rendre à la quarantaine. Tous ces militaires, ainsi que je l'appris de l'un d'eux, sortaient de l'hôpital. Jaunes, d'une maigreur effroyable, travaillés par le mal de mer, ils étaient étendus sur le pont où quelques-uns semblaient prêts à rendre

l'âme. C'était l'envoi de ces infortunés à la quarantaine qui nous causait le plus d'inquiétude, non sans raison; car si malheureusement l'un d'eux venait à y mourir, nos trois jours pouvaient être portés à quinze. Si un second décès arrivait, c'était à trente qu'on nous condamnait et ainsi de suite. Bref, notre emprisonnement pouvait durer des mois.

Je croyais que le nombre des passagers d'Alicante se bornait là : mais, en arpentant le pont, je me trouve à l'avant au milieu d'une douzaine de figures à chapeaux pointus, à longues escopettes, à couteaux catalans, leur servant en ce moment à éplucher des oignons, et qui paraissent beaucoup plus propres à autre chose. Ces hommes étaient sales et déguenillés, ils avaient un regard fauve et semblaient de vrais prédestinés de potence. Je me félicitais de n'avoir pas à continuer le voyage en semblable compagnie, quand j'apprends que, bien qu'ils ne vinsent pas de Valence, ils étaient, par le seul fait de leur contact avec nous, également sujets à la quarantaine. Ceux-là n'avaient pas l'air malades : ils semblaient même se porter trop bien pour notre sûreté.

Cependant le second ne revenait pas. En lui était notre dernier espoir : avait-il obtenu qu'on levât la consigne ? avait-il pu rattraper mon passe-port ? Cette double demande que je me faisais sans cesse, répondant tantôt oui, tantôt non, sans en savoir davantage, m'agaçait horriblement : je m'efforçais de penser à autre chose. C'était en vain : elle revenait comme revient cette mouche qui s'est mise en tête de se poser sur votre nez.

Pour faire diversion à mon insipide question, je déployai mes cartes, y cherchant le moyen de remplacer mon voyage manqué en Afrique par quelque belle promenade dans l'intérieur de l'Espagne. J'avais là, sous

le doigt, Séville, où je pourrais rencontrer le duc et la duchesse de Montpensier, que j'avais si-souvent vus au château d'Eu, et dont je n'avais pas oublié le bon accueil. De là, je prenais la route de Grenade, d'où je gagnais Lisbonne, puis Porto, où je m'embarquais pour l'Angleterre. Mais, avant d'arriver à ce confortable paquebot, combien de mayorals, de diligences et de posadas ne fallait-il pas affronter, sans compter les ladrones, les guérillas, le choléra et surtout les quarantaines, car on m'avait dit que certaines villes de l'intérieur, en-chérissant sur les autres, s'étaient mises elles-mêmes en interdit et ne laissaient approcher personne de leur territoire. Il résultait de ce nouveau blocus continental que les communications étaient interrompues et, pour peu qu'on se trouvât pris entre deux de ces prudentes cités, on ne pouvait plus avancer ni reculer. Devant tant d'obstacles, le découragement me prenait; je ne savais plus que faire et je maudissais le jour où j'avais mis le pied en Espagne.

J'en étais là de mes tristes réflexions, regardant piteusement la ville d'Alicante, ses murs, sa forteresse, son port, d'où l'on nous repoussait comme des pestiférés, quand nous vîmes enfin apparaître le canot du second. L'impatience était grande à notre bord : on juge avec quel empressement chacun se précipita à l'escalier, dès qu'il aborda. On eût autant aimé qu'il eût tardé encore, car notre dernier espoir s'évanouit. Il déclara que, nonobstant ses réclamations, la quarantaine était maintenue, et que nous n'obtiendrions pas ailleurs de meilleures conditions, parce qu'elle existait dans tous les ports, jusqu'à Cadix.

A cette affirmation qui plaçait tous les autres passagers dans la même position que nous, les femmes poussèrent des cris de détresse; les hommes jurèrent et battirent

du pied ; les enfants seuls ne cessèrent pas de rire et de jouer. Cependant une consolation nous arrivait : c'était l'assurance que ce n'était pas à bord d'un navire qu'on nous déposerait, mais à terre et dans cette maison isolée que nous apercevions à une demi-lieue de la ville.

Maintenant il s'agissait de savoir ce qu'était devenu mon passe-port, dont notre officier, fort peu satisfait de la semonce que je lui avais fait donner, ne me parlait pas. Je m'adressai donc au capitaine qui me dit que cette affaire était arrangée et que mon passe-port était resté entre les mains du consul qui me le ferait remettre à la quarantaine où nous allions être conduits. J'aurais autant aimé le tenir dans ma poche : le passe-port n'est-il pas le palladium du voyageur ? il n'avait pas été envoyé à Cadix, c'était un point de gagné.

Quant à la quarantaine, il fallait bien s'en consoler. La maison où nous allions avait assez bonne apparence. C'était un établissement du gouvernement : il devait être mieux approvisionné que les fondas ordinaires. Or avec une nourriture passable, un lit, une table, une chaise et quelques livres qu'on aurait probablement mis là pour la consolation des prisonniers, on pouvait prendre son mal en patience.

Cette quarantaine commençait du moment que nous serions entrés dans la maison sanitaire. C'était à neuf heures que le canot de la santé devait venir nous chercher : il était huit heures et demie, nous allions donc partir, et une fois installés-là il n'y avait plus que patience à avoir.

Je fais remonter mon bagage sur le pont et, le nez tourné vers le port, j'attends l'embarcation que nous devons reconnaître à son pavillon jaune. Or, ceci vous donnera encore un exemple de la ponctualité de l'administration espagnole : ce malheureux bateau si ardem-